

Près de moi

Courtney Cole



Près de moi

COURTNEY
Cole

Près de moi

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Charline McGregor*



Titre original
IF YOU STAY

Éditeur original
Forever, an imprint of Grand Central Publishing,
Hachette Book Group, Inc., New York

© Lakehouse Press, 2013

Pour la traduction française
Éditions J'ai lu, 2016

Remerciements

J'ai toujours tant de gens à remercier et si peu d'espace pour le faire. Mais je vais tout de même essayer.

Je ne vais pas nommer celui qui m'a inspiré Pax, parce qu'il ne le souhaiterait pas. En revanche, je veux le remercier. D'être fort et de faire ce qu'il y a de mieux pour lui-même et ne pas hésiter à l'admettre. Je l'aimerai toujours.

M. Leighton, merci d'être toujours là pour moi, quelle que soit l'heure, quel que soit le lieu. Une fille ne peut espérer avoir mieux que toi auprès d'elle, et je remercie le ciel de t'avoir mis sur mon chemin. Je t'aime.

Autumn, de *The Autumn Review*, je t'adore. Merci de me convaincre par tes mots de m'écarter des corniches, de me parler de façon rationnelle quand je suis au bord de la crise de panique. Merci d'être une si bonne oreille et d'être si proche de moi. Tes idées, tes conseils sont toujours pile ce qu'il me faut. J'ai de la chance de t'avoir.

Fisher Amelie. Je t'aime. Tu as traversé une année difficile, et pourtant tu as réussi à t'en sortir avec la douceur dont tu as toujours fait preuve. J'admire beaucoup cette faculté chez toi, et je remercie le ciel que tu sois qui tu es et que tu fasses partie de ma vie.

Kelly Simmon ! Tu es génialement incroyable. Je suis une veinarde de t'avoir trouvée et que tu aies bien voulu m'embarquer avec toi. Tu es tout simplement le meilleur agent de tous les temps.

Mes grands-parents ne sont plus là, mais je souhaiterais quand même les remercier. Ils sont responsables, en grande partie, de la personne que je suis aujourd'hui. Ils croyaient en la valeur de l'exemple – et quel exemple ils m'ont donné.

Mes enfants. Merci d'être vous. De me faire rire et pleurer et de me montrer ce qu'est l'amour le plus pur. Je vous aimerai toujours et plus encore.

Mon mari. Je ne sais même pas quoi dire. Tu es vraiment la meilleure moitié de moi. Tu me soutiens, me laisses pleurer sur ton épaule, tu me fais rire. Je serais perdue sans toi. Si tu apprenais à cuisiner, tu serais parfait. Je plaisante. Plus sérieusement, je t'aime plus que je ne peux l'exprimer et plus que les mots ne peuvent le dire. *L'amour ne meurt jamais*. Nous l'avons déjà prouvé cent fois, j'ai hâte de le prouver encore une bonne centaine de fois avec toi.

Merci à toute l'équipe de Hachette. Merci de m'avoir prise à bord et d'avoir choisi *If You Stay* parmi la masse de romans existants. Je suis incapable de décrire la folle aventure que ça a été.

Et enfin... mes lecteurs ! Merci, merci beaucoup de lire mon travail. Merci pour vos mails, vos messages sur Facebook, vos tweets. J'ai tellement de chance de vous avoir. C'est grâce à vous que je fais ce que je fais.

*À tous ceux qui ont un jour
trouvé du réconfort dans l'oubli.*

1

— Pax.

Je ne saurais dire avec certitude si la fille a vraiment prononcé mon nom. Sa voix étouffée est quasi inaudible, et donc difficile à comprendre. En grande partie parce qu'elle a ma bite dans la bouche.

Bien calé contre le cuir noir du siège de ma voiture, je pousse encore un peu plus sur sa tête, l'encourageant sans un mot à m'avaler plus profondément.

— Tais-toi et suce.

Je ferme les yeux et j'écoute. Les bruits de succion et de la salive qui lui coule aux commissures des lèvres. En frottant contre ma fermeture Éclair baissée, sa joue produit un son feutré. À intervalles réguliers, la fille lâche un gémissement. Pourquoi, je ne sais pas. Elle ne retire rien de tout ça. La main sur sa tête, j'appuie, j'appuie. Je guide ses mouvements et sa cadence. J'entortille mes doigts dans les cheveux à la base de son cou, je les tire et je les relâche, puis je tire à nouveau.

Elle gémit encore.

Je ne sais toujours pas pourquoi.

Je m'en fiche toujours autant.

Je suis complètement stone.

Je n'ai aucune idée de son prénom.

À l'exception de l'instant présent, tout est dans le brouillard. J'oublie le ressac du lac Michigan sur la droite et les moteurs des voitures sur l'autoroute, à quelques kilomètres de là. Je bloque les lumières de la ville. Je fais abstraction du silence qui bourdonne à mes oreilles et de la pensée qui me traverse l'esprit : quelqu'un pourrait passer pas loin et nous voir. Non, il n'y a personne sur la plage, pas à vingt-trois heures. Et puis de toute façon, je m'en contrefous.

Car là, je suis tout entier focalisé sur cette pipe.

Je sais déjà que je ne suis pas près de jouir, mais je ne le lui dis pas, parce que je ne veux pas qu'elle arrête. Pas encore. Je la laisse continuer quelques minutes de plus, et je la repousse.

— Fais une pause.

Je me réinstalle sur mon siège, sans prendre la peine de remballer le matos. Lâchant un bruyant soupir, je profite de la brise agréable pour me détendre. La fille se tourne vers le rétroviseur dans un effort pour redonner contenance à son visage en vrac.

— Attends, je lui intime. Attends une minute.

Elle me jette un regard perplexe, son rouge à lèvres étalé autour de la bouche. Je souris.

— Je sais que tu en veux, dis-je en sortant une petite fiole de la poche de ma veste.

Je fais tomber quelques comprimés de cocaïne sur un petit miroir posé sur le tableau de bord et les écrase à l'aide d'une lame de rasoir, dont je me sers ensuite pour dessiner deux lignes droites.

Je lui tends une petite paille. À présent, c'est elle qui sourit de sa bouche tordue de clown.

Elle sniffe sa ligne, tousse, puis sniffe encore.

Ensuite elle se cale dans son siège et renverse la tête en arrière, attendant que la drogue commence à produire son effet. Le regard vide, elle me rend la paille. Je marque un temps d'arrêt.

J'y suis allé fort, aujourd'hui, plus encore qu'à mon habitude.

Dans tous les domaines.

Mais pour une raison que j'ignore, le besoin est puissant de m'enfoncer dans l'obscurité. Plus que d'habitude. Et c'est par des jours comme celui-là qu'il me faut du lourd. Saisissant la paille, je m'envoie ma ligne, j'inhale la poudre qui ne manque jamais de m'emporter ailleurs. Quand je ne peux plus compter sur rien d'autre, il me reste toujours la coke.

Immédiatement, la brûlure familière m'engourdit la gorge. Et le vide se répand à travers le reste de mon corps, paralysant mes sens tandis qu'il se faufile jusqu'à mon cœur. Je sens mes veines se gonfler sur son passage, mon sang qui pulse vite et fort, apportant l'oxygène jusqu'à mes doigts engourdis.

Putain que j'aime ça !

J'adore la façon dont la coke paralyse tout, sauf mon attention. J'adore comme elle décuple ma conscience tout en plongeant le reste dans une pénombre ankylosée.

C'est là que je me sens bien. Quand je flotte au sein de ce rien, de cette obscurité.

Grâce à la coke, c'est facile d'exister dans le néant.

Je passe les doigts sur les restes de poudre et les essuie le long de mon érection, avant d'attraper la fille par la nuque. J'appuie sa tête sur mon sexe et elle ouvre la bouche sans rechigner. Elle n'agit manifestement pas contre son gré. Elle est là où elle veut être.

Surtout maintenant que j'ai nourri sa dépendance.

Surtout maintenant qu'elle peut lécher sa chère poudre sur mon membre. Si elle gémit, cette fois je veux bien croire qu'elle en retire quelque chose, elle aussi.

— Finis-moi, je lui ordonne.

Je lui caresse le dos pendant qu'elle bouge la tête, et je ne sens plus mes doigts.

Elle s'agite quelques minutes de plus et puis, sans prévenir, je lui jouis dans la bouche. Elle ouvre grands les yeux et essaie de reculer alors que mon sperme dégouline sur ses lèvres, mais je la maintiens fermement par la nuque, jusqu'à ce que mon sexe arrête de pulser.

— Avale, je lui indique poliment.

Ses yeux vides s'écarquillent, mais elle obtempère. Je souris.

Malgré un haut-le-cœur, elle ne bouge pas.

— Merci, je lui dis, toujours aussi poliment.

Et puis je me penche par-dessus elle pour débloquer la portière côté passager, qui s'ouvre dans un craquement – preuve que les voitures étaient encore constituées d'acier, en 1968. Sortant mon portefeuille, j'en tire un billet de vingt défraîchi.

— Va t'acheter quelque chose à manger. T'es vraiment trop maigre.

Elle a la silhouette des accros à la coke. Le genre bien trop maigre pour être honnête. C'est le revers de la médaille. La coke, c'est efficace pour planer, mais ça tue l'appétit. Si tu ne te forces pas à manger, tu commences à perdre du poids et tu ne ressembles plus à rien.

Cette fille n'en est pas là. Pas encore. Elle n'est pas moche. Mais pas jolie non plus. Elle a surtout un air endurci. Des cheveux brun terne, des yeux bleu pâle. Un corps sans relief, maigre comme un clou. À prendre ou à laisser.

Je laisse.

Elle me jette un regard furieux tout en s'essuyant la bouche.

— Ma voiture est en ville. Tu vas même pas m'y ramener ?

Je la dévisage et remarque que trois images différentes d'elle se superposent en une seule, très floue. Je tente de faire la mise au point, de me concentrer mieux.

Raté. Toujours trois.

— Je peux pas, lui réponds-je en laissant lourdement retomber ma tête contre le siège. Je suis trop défoncé pour conduire. De toute façon, c'est pas bien loin. C'est quand même pas ma faute si tu portes des godasses de pute. Enlève tes talons hauts, tu marcheras mieux.

— Tu sais quoi ? T'es vraiment un enfoiré, Pax Tate, crache-t-elle.

Sur ce, elle ramasse son sac à main au sol et claque la portière aussi fort que possible, provoquant un tremblement. « Danger ».

Oui, j'ai donné un nom à ma voiture. Une Dodge Charger de 1968 comme neuve mérite bien ça.

Et oui, je me fous que cette petite garce défoncée à la coke me prenne pour un salaud. Je suis un salaud. Pas la peine de le nier.

La preuve ? Je n'arrive même pas à me rappeler son prénom, alors que celui de ma voiture m'est revenu sur-le-champ. Peut-être que je m'en souviendrai demain matin, peut-être pas. Peu m'importe, au fond. Car elle reviendra me trouver. Elle revient toujours.

Parce que j'ai ce qu'elle veut.

Je retire ma veste et la pose sur le siège passager, remontant ma braguette tout en regardant la fille s'éloigner d'un pas lourd. Alors j'ouvre ma portière et je laisse pendre à l'extérieur un de mes pieds bottés de noir. La brise froide caresse mon corps surchauffé. De quelque côté que se porte le regard, la côte est déchiquetée, sauvage et assaillie par les vagues. Et si vaste que je me sens tout petit. La nuit est d'un noir d'encre et le ciel presque sans étoiles. Le genre de nuit où un mec peut aisément disparaître dans les ténèbres. Le genre de nuit qui me convient tout à fait.

Bien calé contre l'appuie-tête, je laisse la voiture tourner autour de moi. J'ai la sensation que ce siège

est l'ancre qui me retient au sol. Sans lui, je dériverais dans l'espace et personne ne me reverrait jamais.

L'idée n'est pas désagréable.

Sauf que la voiture tourne trop vite. Même dans mon état, je sais que ça va trop vite. Ce n'est pas pour autant que je m'en inquiète, cela dit. Je me contente de sortir ma fiole pour prendre quelque chose qui va ralentir le mouvement. Ma fiole, c'est un peu un chapeau de magicien. Il y a de tout, là-dedans. Tout ce dont j'ai besoin, rapide ou lent, bleu ou blanc, gélule, comprimé ou rock. J'ai.

J'avale la pilule avec une gorgée de whisky, dont je ne ressens même pas la brûlure quand elle descend le long de ma trachée. Je prends un instant pour constater que la vitesse est devenue folle. Le monde bascule et tout sombre dans un flou complet autour de moi. Je devrais prendre un autre comprimé, peut-être même deux. Je les mets dans ma bouche et avale une autre gorgée de Jack avant de jeter la bouteille au sol, côté passager. Et je me rends compte que j'ignore si j'ai revissé le bouchon.

Et puis je me dis que je m'en fous.

Le brouillard de la drogue altère ma vue, les gris et les noirs se mettent à tourbillonner ensemble. Alors je ferme les yeux pour ne plus les voir. J'ai encore l'impression de bouger, comme si la voiture était devenue une toupie impossible à arrêter.

La nuit m'engloutit et je suis propulsé dans les ténèbres, loin, au-delà des nuages dans le ciel nocturne. Je traverse les étoiles, je croise la lune. En passant, je tends la main et je la touche du doigt.

Je ris.

Du moins, je crois.

Difficile à dire, à ce stade. Je ne distingue plus ce qui est réel de ce qui ne l'est pas. Et c'est justement ça que j'aime.

2

Mila

J'adore la nuit.

J'aime tout, dans la nuit.

J'aime la façon dont la noirceur cache des choses que je ne voudrais peut-être pas voir, tout en mettant en valeur des choses que je ne verrais pas à la lumière du jour. J'aime les étoiles et la lune et cette humidité veloutée sur ma peau. J'aime la façon dont le lac Michigan devient sombre dans l'obscurité et scintille sous la lune telle une surface en onyx.

J'éprouve toujours comme une sensation de danger, c'est peut-être aussi ce qui me plaît.

Posant le pied sur le sable meuble et humide de la plage, j'agrippe mon appareil photo. La brise est toujours fraîche, ici, mais c'est parce que l'air vient du lac qu'il est froid. Hiver comme été, l'eau est toujours glaciale. À croire que Dieu y a versé un grand verre de glaçons. Je serre mon pull un peu plus fort autour de moi, puis je regarde encore une fois par la lunette.

La lune est pleine, ce soir. Elle est suspendue tout au bord de l'horizon, juste à l'endroit où l'eau rencontre le ciel. Elle a une teinte rougeâtre, comme on en voit rarement. Les marins appellent ça la « lune de sang »,

et je comprends aisément pourquoi. Elle est à la fois éthérée et belle. Obsédante, en fait. C'est pour elle que je suis ici ce soir.

Je commence à prendre des photos – à genoux, debout, puis à genoux de nouveau.

Un large ruban de brouillard flotte devant elle, qui la cache en partie et me coupe le souffle : je n'ai jamais vu d'image plus parfaite. Ça fera un tableau incroyable. Et la photo, une fois encadrée, rendra très bien elle aussi. Peu importe le support, puisque j'ai des acheteurs pour les deux.

Je prends une bonne centaine de clichés avant d'être complètement satisfaite de la lumière, de l'éclairage et de l'angle. En rangeant l'appareil dans sa sacoche, j'inspire une profonde goulée de l'air frais et vif du lac et profite du trajet retour sur la plage. J'aime sentir mes pieds s'enfoncer dans le sable épais et je prends garde à ne pas trébucher contre quelque morceau de bois échoué sur l'immense étendue argentée.

La nuit est idéale pour laisser dériver mes pensées. L'atmosphère est si calme, le silence absolu. Même les mouettes sont endormies, il n'y a donc personne pour déranger ma solitude pleine et entière.

Tandis que la brise souffle dans mes cheveux et me dégage le visage, je passe machinalement en revue la liste des tâches qui m'attendent au studio, et les commandes à passer demain pour réassortir mon stock de fourniture. Je me demande aussi si j'ai bien pensé à fermer ma porte à clé, même si un oubli ne serait pas très grave.

Dans une ville plus grande, je devrais accorder bien plus d'attention à ce genre de détails et surtout ne pas me promener ainsi seule en pleine nuit. Mais ici, à Angel Bay, je suis en parfaite sécurité. Le taux de criminalité est semblable à celui d'une petite ville des années 1950, c'est dire. Le crime le plus pendable,

par ici, ce sont les touristes qui le commettent en marchant sur la chaussée au plus fort de la saison.

Parvenue au sommet du monticule de sable qui délimite le parking où j'ai laissé ma voiture, j'ai la surprise de découvrir un véhicule noir, modèle ancien et peinture rutilante, garé face au lac. Il n'y était pas tout à l'heure, quand je suis arrivée.

Je pousse un soupir. C'en est fini de ma solitude, mais honnêtement, ça m'importe peu. Je partais, de toute façon.

Je renfile mes chaussures et traverse le trottoir pour rejoindre ma voiture mais, ce faisant, je remarque la portière grande ouverte de l'autre véhicule. D'où je suis, j'entends même la sonnerie qui l'indique. Apparemment, la clé est encore sur le contact.

Bizarre. Je m'immobilise pour observer la voiture isolée.

J'hésite, vu qu'il fait sombre et que je suis seule. Mais le son insistant qui signale la portière ouverte m'attire. Reste à espérer que son propriétaire n'est pas un *serial killer*. Les doigts serrés autour de mon téléphone portable, dans ma poche, comme si cela pouvait me protéger du danger, je m'approche en évitant de songer au ridicule de cette dernière pensée. Une botte noire, qui a manifestement vécu, pendouille par la portière. Immobile.

En temps normal, je ne serais pas particulièrement alarmée par la situation. Je me dirais que le propriétaire de la botte noire est endormi. Sauf que là, j'ai l'impression que quelque chose cloche. Une ambiance sinistre, presque tangible, plombe la scène tel un nuage noir. Je connais peu de gens capables de dormir avec une telle sonnerie agaçante à proximité.

Tout doucement, je me dirige vers la voiture et j'en scrute l'intérieur, tout en me couvrant la bouche d'une main. Une odeur de vomi envahit l'atmosphère, dont

je perçois bientôt l'origine. Le gars assis sur le siège conducteur est inerte dans une mare de vomi rouge-orangé. De sa bouche ouverte partent des filets de bave et des restes de vomi qui s'étirent de son menton à son torse. Je frissonne. Le type n'est visiblement pas au meilleur de sa forme.

Il est très, très immobile, mais je sais qu'il respire car il émet de drôles de gargouillis. Ses légers ronflements font vibrer le cartilage de son nez, étouffés par les bulles de vomi autour de sa bouche.

Ça n'est pas bon signe. Forcément.

L'odeur épouvantable me donne un haut-le-cœur tandis que je le secoue par l'épaule. Sa tête pend mollement sur le côté, avant de retomber contre son torse. Je le secoue à nouveau, mais il ne reprend pas conscience. Sa tête décrit juste de petits mouvements indolents d'un côté à l'autre, comme celle d'une poupée désarticulée.

Putain de merde !

Je suis de plus en plus paniquée au fil des minutes, mon cœur bat follement, tel un colibri emprisonné dans ma cage thoracique. Je ne sais pas trop quoi faire. Si ça se trouve, c'est l'alcool qui a provoqué cet état de semi-inconscience. D'ailleurs, j'aperçois une bouteille de whisky au sol, qui semble corroborer mon idée. N'empêche, quelque chose ne tourne pas rond. Quelque chose que je n'arrive pas à m'expliquer, mais à présent mon instinct me l'indique à grands cris.

Alors je fais la première chose qui me passe par la tête.

Je sors mon portable et compose le numéro d'urgence.

Dès la deuxième sonnerie, quelqu'un décroche et m'interroge aussitôt sur la cause de mon appel.

— Je ne sais pas trop, réponds-je, indécise, en fixant le jeune gars. Je m'appelle Mila Hill, et je suis sur le

parking de la plage de Goose Beach. J'ai devant un moi un homme visiblement inconscient dans sa voiture. Sauf que je n'arrive pas à le réveiller. Je pense qu'il ne va pas bien.

— Est-ce qu'il respire ? me demande calmement mon interlocutrice.

Après vérification, je lui réponds par l'affirmative.

— Très bien. Vous vous sentez capable d'attendre sur place l'arrivée d'une ambulance ?

— Oui, je vais rester avec lui.

Savoir les secours en route m'aide à me calmer.

Je m'éloigne de quelques pas et observe l'homme inconscient.

À l'exception du lent mouvement de sa poitrine sous l'effet de sa respiration difficile, il ne bouge toujours pas. Déglutissant avec peine, je balaie des yeux le reste de son corps. Ses biceps musclés portent des tatouages et il a une cicatrice en forme de X à la base du pouce. Je la vois car son bras pend désormais par la portière. Et du vomi dégouline le long de son avant-bras, gouttant sur le trottoir. Écœurée, je prends sur moi et vais soulever sa main pour la poser sur son ventre.

Qu'il a dur et plat. Et couvert de vomissures. S'il n'était pas allongé dans son vomi, il serait bel homme. Ça se voit même dans le noir. Les cheveux châtain, il paraît avoir une bonne vingtaine d'années, porte un jean et un tee-shirt noirs. Ses joues sont couvertes d'un début de barbe et je me surprends à espérer très fort qu'il ouvre les yeux.

— Réveille-toi, lui dis-je.

J'ai beau ne pas le connaître, je veux qu'il aille bien. J'ai déjà vu des amis s'endormir suite à un excès d'alcool. Là, c'est différent. C'est bien plus grave. L'étrange gargouillis qui sort de son nez en est la preuve.

Je regarde sa voiture à nouveau. Je l'ai déjà vue en ville, et pourtant je ne connais pas ce mec. Je ne l'ai jamais croisé... jusqu'à aujourd'hui. Comme première impression, on fait mieux.

Je suis en train de réessayer de le réveiller quand une voix furieuse me parvient. Une voix de femme.

— Pax, t'es qu'un connard. Pas question que je rentre en ville à pied. Tu vas me raccompagner, c'est moi qui te le dis.

Je sursaute, puis me redresse pour me retrouver face à celle qui a proféré ces paroles tout sauf agréables.

Elle est aussi surprise que moi.

Je l'ai déjà vue. C'est une femme un peu vulgaire sur les bords qui traîne dans un bar de Main Street. Ma boutique n'étant qu'à quelques rues de là, je l'ai aperçue dans le coin. Pour l'heure, elle porte une mini-jupe hypermoulante et un tee-shirt si décolleté que je vois quasiment son nombril. Elle est couverte de vieux tatouages délavés et son visage est barbouillé de maquillage. La classe.

— Qui t'es toi, bordel ? me demande-t-elle en s'approchant de la voiture d'un pas lourd.

Ses cheveux bruns sont ébouriffés et emmêlés. Elle a un air dur. Et quand elle voit le type dans la voiture, elle se met à hurler.

— Pax ! s'exclame-t-elle en se ruant sur lui. Oh, mon Dieu ! Réveille-toi. Réveille-toi ! J'aurais pas dû te laisser. Putain ! Putain de merde !

— Qu'est-ce qu'il a ? J'ai appelé les secours, en voyant qu'il ne se réveillait pas.

Elle tourne brusquement la tête dans ma direction.

— T'as appelé la police ? Pourquoi t'as fait ça ?

Je n'en reviens pas. Nous n'avons manifestement pas la même façon de voir les choses. Elle place ses priorités ailleurs que là où je situe les miennes.

— Parce qu'il a besoin d'aide, lui expliqué-je. Ça se voit. Une ambulance est en route.

Elle me jette un regard noir, mais le type de la voiture – Pax, donc – se remet à gargouiller. Avant de cesser brusquement. Il est immobile, le menton affaissé contre le torse, qui lui non plus ne bouge plus désormais.

La femme et moi échangeons un regard.

— Il ne respire plus ! s'écrie-t-elle avant de le saisir à deux mains. Pax ! Réveille-toi !

Elle le secoue si fort qu'il en a les dents qui claquent.

— Arrêtez, ça ne sert à rien, intervins-je en l'attrapant par le bras.

Putain ! N'empêche qu'elle a raison : il ne respire pas. Les pensées se bousculent dans ma tête tandis que j'essaie de trouver quoi faire, et avant que j'aie pu décider consciemment d'un plan d'action, mon corps agit de son propre chef.

J'écarte la femme du passage et tire de toutes mes forces sur le bras de Pax. Je ne parviens à le sortir qu'à moitié de la voiture, si bien que son corps se retrouve en équilibre entre l'intérieur et l'extérieur. Équilibre précaire, puisqu'il bascule en avant, et sa tête effleure le béton. Ses jambes sont coincées sous le volant, et nous sommes désormais tous les deux couverts de vomi.

— Aidez-moi ! aboyé-je en direction de la femme immobile.

Elle semble sortir subitement de son hystérie et, à nous deux, nous parvenons à traîner l'homme hors du véhicule et sur le trottoir sablonneux. Je m'agenouille à côté de lui et cherche son pouls. Il est là, mais faible et filant. Et vu que l'homme ne respire pas, je sais que le cœur ne battra pas longtemps.

Merde.

Faute de me remémorer les détails de mes cours de secourisme, je vais faire de mon mieux. Je lui pince

le nez, renverse sa tête en arrière et lui souffle dans la bouche. Il a un goût de cendres, de Jack Daniels et de vomi. Je réprime la nausée qui m'assaille, mais j'échoue et dois me tourner, secouée par un haut-le-cœur. Puis je me reprends et parviens à lui administrer deux insufflations supplémentaires, avant qu'un nouveau spasme ne me torde l'estomac.

Je m'interromps pour poser l'oreille sur son torse.

Rien.

Il ne respire toujours pas.

— Fais quelque chose, siffle la femme.

Faisant abstraction de ses commentaires, je recommence à souffler dans la bouche de Pax. Encore.

Et encore.

Et encore.

Rien.

Bon, qu'est-ce que je fais, maintenant ? J'ai dépassé la répulsion que m'inspire le goût de sa bouche. Je ne suis plus concentrée que sur ses poumons que je dois remplir d'oxygène, dans l'espoir qu'il retrouve le réflexe de respirer par lui-même. Mais ça ne fonctionne pas.

Il ne respire pas.

Je suis affolée et au bord de l'hystérie moi-même tandis que je lui insuffle deux bouffées d'air supplémentaires. Et tout à coup, voilà qu'il s'étrangle, tousse, puis expulse un geyser orangé, m'obligeant à reculer en vitesse.

Puis je m'empresse de le placer sur le flanc afin qu'il ne s'étouffe pas avec son vomi.

À ce stade, lui et moi sommes complètement couverts de la substance visqueuse. Certes, c'est désagréable, mais au moins il respire. De façon irrégulière et un peu trop lente, mais il respire. Et sous ses paupières toujours closes, je vois les globes oculaires bouger rapidement.

Et puis il se met à convulser.

Oh, bon Dieu ! Je ne sais pas comment réagir.

— On fait quoi ? crié-je à la fille derrière moi, sans même la regarder.

Je suis focalisée sur l'écume orange qui sort de la bouche du type. Elle gonfle et remonte jusqu'à ses narines, maculant tout tandis qu'il s'agite. Des flocons orangés se détachent et atterrissent sur mon pull.

Je lui saisis le bras et le maintiens au sol. Il est fort, même dans cet état-là, et il me faut appuyer de tout mon poids pour l'immobiliser. Je suis presque allongée en travers de son torse, avec son bras replié sous moi. Au bout d'un moment, ses convulsions cessent et il retombe mollement. Mais il respire toujours. J'entends son souffle rauque. Comme si chaque respiration se faisait au prix d'un immense effort.

Je suis au bord des larmes, des larmes d'impuissance, quand j'aperçois des lumières rouges et bleues qui se reflètent dans la carrosserie de la voiture.

Ouf ! Les secours sont arrivés.

Dieu merci.

— Courez à leur rencontre et ramenez-les ici, indiqué-je à la fille.

Et je me retourne, mais elle a disparu.

Qu'est-ce que... ?

Je scrute l'obscurité pour l'apercevoir qui s'enfuit au pas de charge, par-dessus la dune la plus proche. Il faut croire qu'elle n'a pas envie d'être présente en même temps que les autorités.

Intéressant.

Les urgentistes ne mettent pas plus d'une minute à bondir de leur ambulance pour commencer à effectuer les premiers secours.

Ne sachant trop que faire, je m'écarte un peu et me contente d'attendre. Je les regarde lui enfoncer

un tube dans la gorge pour l'aider à respirer, puis lui faire des compressions thoraciques. Ce qui ne peut signifier qu'une seule chose.

Son cœur s'est arrêté.

À cette pensée, le mien semble ralentir aussi.

J'ignore pourquoi. Je ne le connais même pas. M'être retrouvée dans une situation d'une telle intensité avec lui a créé un lien entre nous. C'est ridicule, mais je ne peux réprimer ce sentiment. Même si tout ce que je sais de lui, c'est son prénom.

Pax.

J'entends le bruit effarant de sa cage thoracique qui plie et craque sous les pressions des urgentistes, concentrés sur un objectif : obliger son cœur à battre de nouveau. J'ai un mouvement de recul et je détourne les yeux en essayant de faire abstraction des sons atroces. C'est ce moment-là, alors que j'ai les paupières bien fermées, que choisit un officier de police pour s'approcher de moi et me questionner.

Est-ce que je le connais ?

Qu'est-ce que je faisais là ?

Comment je l'ai trouvé ?

Était-il seul ?

Savez-vous depuis combien de temps il était là ?

Savez-vous ce qu'il a pris ?

Savez-vous quelle quantité d'alcool il a bu ?

Les questions du policier coulent d'un ton monocorde et je réponds de mon mieux.

Quand il en a terminé, les brancardiers chargent Pax dans l'ambulance. Puis ils courent à l'avant et le véhicule démarre dans un crissement de pneus pour gagner la route du centre-ville, sirènes hurlantes et lumières allumées.

Ce qui est sans doute bon signe.

Ça signifie qu'il est en vie.

Non ?

Pétrifiée et tremblante comme une feuille, j'ai les yeux rivés sur la voiture de Pax, que le policier est en train de fouiller. Secouant la tête d'un air désapprobateur, il place certains objets dans des sachets en plastique.

— Je me demande bien pourquoi je me casse la tête, son père va le faire sortir, comme la dernière fois, marmonne-t-il.

J'ignore s'il s'adresse à moi ou à lui-même. Alors je lui pose la question.

Il m'offre un sourire sombre.

— Les deux, probablement. C'est frustrant. Voici un gosse qui pourrait avoir le monde à ses pieds, et il passe son temps à essayer de se foutre en l'air. Excusez mon langage, mademoiselle, mais il faudrait qu'on l'envoie soit en prison, soit en désintox. Ça lui ferait du bien. Le problème, c'est qu'il est né avec une cuillère en argent dans la bouche. Son père est avocat à Chicago, un truc comme ça, une pointure en tout cas, alors il réussit toujours à le faire sortir. Un de ces jours, moi je vous dis qu'on va l'emmener dans un sac mortuaire. Il a eu de la chance que vous le trouviez à temps, ce soir, sinon ç'aurait pu être aujourd'hui.

De la chance.

L'image de l'écume orange qui lui sortait de la bouche tandis que Pax convulsait devant moi sur le béton du trottoir me revient à l'esprit, et je me demande si le mot est vraiment bien choisi. Pas mal d'adjectifs lui correspondent sans doute, mais « chanceux » ne semble pas en faire partie.

Secouée par les événements, je me dirige vers ma voiture et m'affale sur le siège. Je suis couverte de vomi et j'ai l'impression d'avoir avalé le contenu d'un plein cendrier dans le bar le plus miteux du monde. J'attrape une bouteille d'eau et prends une gorgée que

je fais tourner dans ma bouche avant de la recracher par terre.

Bon Dieu, mais qu'est-ce qui s'est passé ? J'étais venue prendre quelques clichés de la pleine lune, magnifique et tranquille, et je me suis retrouvée à sauver la vie de quelqu'un.

À moins qu'il ne meure.

Et dans ce cas, eh bien cela signifierait que je me suis retrouvée à faire... rien du tout. Si ce n'est avaler le goût écœurant du vomi d'un autre et voir des images qui n'ont pas fini de hanter mes rêves.

Tremblante, je prends une autre gorgée d'eau et tourne la clé dans le démarreur.

J'espère qu'il ne mourra pas.

De tout cœur.

3

Pax

Je perçois la lumière. Comme elle menace de s'insinuer à travers mes paupières closes, je les ferme bien fort. Je ne suis pas encore tout à fait prêt à me réveiller. *Va te faire foutre, le monde. Tu peux bien attendre.*

Refusant obstinément d'ouvrir les yeux, je tends la main vers la table de nuit où devraient se trouver ma fiole ainsi qu'un paquet de clopes, un briquet et une lame de rasoir.

Mes doigts tâtonnent maladroitement, mais la tablette n'est pas où elle devrait être.

Cette bécasse de femme de ménage a dû la déplacer. Je me promets à mi-voix de la virer si elle continue comme ça.

Mais au fur et à mesure que ma conscience revient, je me rends compte que moi non plus, je ne suis pas où je devrais être. Le lit sur lequel je suis allongé est petit et dur, et il crisse comme du plastique quand je bouge.

C'est quoi ce bordel ?

J'ouvre alors les yeux et découvre autour de moi ce qui ressemble à une chambre d'hôpital. J'ai une perfusion accrochée à la main et je porte une de leurs

tenues fines comme du papier à cigarette. Il y a une couverture pliée sur mes pieds et des rails de sécurité en plastique de chaque côté du lit.

C'est.

Quoi.

Ce bordel.

Un coup d'œil alentour m'apprend que je suis seul. Les murs sont blancs et nus, à l'exception d'un tableau blanc qui porte l'inscription : « Aujourd'hui votre infirmière est Susan. » et d'une pendule qui égrène les secondes. Tic-tac, tic-tac. Le bruit est agaçant. Les aiguilles noires m'indiquent qu'il est trois heures et sept minutes.

Depuis combien de temps suis-je ici ? Sur une chaise non loin de moi, j'aperçois un sac en plastique avec mon nom écrit dessus au marqueur noir, et mes bottes posées au sol juste en dessous.

Voilà.

Je suis seul dans une chambre d'hôpital et je n'ai aucun souvenir de la façon dont j'y suis arrivé.

De quoi être plutôt désorienté.

Je me concentre, tâchant de rester calme tandis que j'essaie de me remémorer le dernier endroit où je me suis trouvé.

Un souvenir embrumé et tourbillonnant émerge : un craquement, une nuit de pleine lune. Du sable. Des étoiles.

La plage. J'étais à la plage avec cette pute de bar, Jill. Elle ferait n'importe quoi pour un shoot de coke. Et comme moi j'avais envie d'une petite pipe, eh bien je l'ai appelée. Cela dit, je ne me rappelle pas grand-chose d'autre.

J'ai quelques souvenirs brumeux de Jill qui s'en va. Je crois qu'elle gueulait.

Et puis c'est tout.

Et maintenant, je suis là.

Je lâche un grognement. Au même moment, une infirmière franchit la porte dans sa tenue bleu délavé, l'air fatigué et un stéthoscope passé autour du cou. Ce doit être Susan, dont les yeux s'éclairent le temps d'une fraction de seconde quand elle me découvre conscient.

— Monsieur Tate, fait-elle avec intérêt, vous êtes réveillé.

— Et vous êtes un génie.

Je pousse un soupir épuisé et me renfonce dans les oreillers. Je devrais avoir honte de me comporter comme un crétin avec elle, mais non. Tout ce que je ressens, c'est une immense fatigue et quelques douleurs. Je tire sur ma perf. Le Scotch m'arrache les poils du bras.

— Vous pouvez m'enlever ce truc ? Ça pique.

Le regard las de Susan s'anime d'une lueur amusée, ce qui m'agace prodigieusement.

— Il y a quelque chose de drôle ?

Elle secoue la tête en levant les yeux au ciel.

— Non. Je ne vois rien de drôle dans le fait qu'un gamin de vingt-quatre ans essaie de se tuer. Je trouvais juste intéressant que vous vous plaigniez du picotement de la perfusion qui vous nourrit, alors que vous ne vous souciez pas trop des picotements dans votre nez, quand vous avez fait votre overdose.

Je lui retourne le regard le plus glacial possible, même s'il est difficile d'impressionner qui que ce soit quand on est vêtu d'une simple tunique d'hôpital à moitié transparente nouée dans le dos.

— Je n'ai pas essayé de me tuer. N'importe quoi ! Si je voulais en finir, ce serait fait depuis longtemps. Il n'y a que les mauviettes pour se suicider. Or je ne suis pas une putain de mauviette, OK ? Vous êtes qui pour me juger ? Vous ne me connaissez même pas.

Voilà, elle a réussi à me rendre furieux, avec son air de madame-je-sais-tout et ses a priori à la noix. C'est

pas une conne en tunique miteuse payée quinze livres de l'heure qui va m'apprendre la vie, quand même, si ?

— Je vous prierais de surveiller votre langage, monsieur Tate, réplique cette garce avec un sourire tout en actionnant le bouton sur ma perfusion. Je suis là pour vous aider, pas pour vous juger. D'ailleurs, j'ai vu bien pire que ça. Je vais avertir le docteur que vous êtes réveillé. En attendant, votre père a laissé quelque chose à votre attention.

Elle se dirige vers le petit placard en contreplaqué à l'autre bout de la chambre et me rapporte une feuille de papier pliée en deux. Quand elle me la tend et que ses doigts secs effleurent les miens, son expression passe de l'agacement à l'empathie. Aucun des deux sentiments ne me convient.

Je saisis la feuille et la froisse dans ma paume.

— Ça fait combien de temps que je suis ici ?

Je suis plus calme, plus poli. Elle a raison. Elle est là pour m'aider, ou du moins elle est payée pour s'occuper de moi. Il est sans doute dans mon intérêt de ne pas l'énerver. C'est elle qui détient le pouvoir de m'administrer des antidouleurs.

Elle jette un coup d'œil au tableau blanc.

— Quatre jours, apparemment.

Je n'en reviens pas.

— Quatre jours ? J'ai passé quatre jours dans le coaltar ? Qu'est-ce que... ?

Elle m'observe et une expression triste se peint sur ses traits quelconques.

— Vous étiez en mauvais état, monsieur Tate. Très mauvais. Vous pouvez vous estimer heureux. Votre cœur s'est arrêté de battre à deux reprises et on vous a réanimé. Vous avez été lourdement sédaté, depuis, pour permettre à votre corps de reprendre une activité normale après le stress causé par l'overdose. Vous allez peut-être remarquer une certaine sensibilité au



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par BLACKPRINT CPI
Le 21 décembre 2015.

Dépôt légal décembre 2015
EAN 9782290166895
OTP L21EDDN000613N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion